

JOSÉ MARÍA SICILIA

Light on Light

17 janvier - 29 février 2020

*J'ai toujours souhaité que mes oeuvres aient la légèreté
et la gaieté du printemps qui ne laisse jamais soupçonner le travail qu'il a coûté*
Lettre de Henri Matisse à Harry Clifford

Pour sa cinquième exposition personnelle, **José María Sicilia** inaugure une nouvelle série intitulée *Light on Light*. Le titre décrit parfaitement les œuvres puisque chacune d'elles est la traduction d'une expérience en physique sur la diffraction de la lumière réalisée par Thomas Young en 1801. Cette expérience permet de comprendre la nature ondulatoire de la lumière. José María Sicilia a commencé à s'y intéresser il y a plus de cinq ans avec la volonté de la traduire en formes visibles. « Donner à voir la lumière » : quel beau programme ! Ce qui l'intéresse ici n'est pas une exactitude mathématique mais une décomposition, une transcription, une traduction de la lumière en formes visibles.

Les œuvres de cette série sont composées de deux gazes de textile extrêmement fines superposées et brodées chacune de soie colorée. Il y a donc deux couches, deux strates séparées l'une de l'autre de quelques centimètres, ce qui contraint l'œil du visiteur à zoomer, à détailler, à prendre en compte les différents niveaux. Cette superposition d'informations semble indiquer qu'il existe autre chose que ce que l'œil voit immédiatement. Que le reclus, l'enfoui, le dissimulé comportent autant de richesse et d'espérance que ce qui est donné à voir d'emblée. Comme si une vérité sous-jacente existait ou comme si l'illusion de la vision était permanente.

Bien que cette logique de la transparence traverse toute la pratique de Sicilia depuis ses œuvres sur cire d'abeille jusqu'aux travaux plus récents sur les chants d'oiseaux, on pourrait voir dans *Light on Light* une envie nouvelle d'explorer les limites d'une technique d'une part et d'initier le regardeur à diversifier les points de vue d'autre part. Quelle expérience fascinante que de regarder les œuvres de biais et puis de s'en approcher, de varier les points de vue et de se rendre compte de la formidable richesse des couleurs de la soie ! Sicilia joue avec la lumière et les couleurs comme un maître-verrier le faisait au Moyen-Âge. D'ailleurs, certaines œuvres, comme les trois grandes de la salle arrière, ne font-elles penser à des vitraux ? Elles portent l'exubérance de la nature et la force hypnotique des œuvres majestueuses. On retrouve l'idée d'un « art d'équilibre, de pureté, de tranquillité » cher à Matisse qui existe pour calmer et délasser le regardeur, qu'il soit ouvrier ou homme d'affaires. Et cette pureté provient de la joie transmise par les couleurs, par le dynamisme et la vitalité des lignes. En regardant ces tableaux de lumière, on comprend que Sicilia dessine autant qu'il peint. L'anthropologue britannique Tim Ingold relève qu'un même verbe anglais, *to draw* -« tirer » et « dessiner »- désigne deux activités manuelles distinctes : manipuler des fils et inscrire des traces. Le travail de Sicilia est emblématique à cet égard : les fils se transforment en traces. Ils sont brodés sur une surface mais créent et définissent aussi la surface comme un plan géométrique.

José María Sicilia a toujours travaillé en ayant le regard tourné vers le grand large, pointant l'horizon, sans se soucier des limites. Il a toujours favorisé l'errance du regard à l'obligation de comprendre ou de voir quelque chose de strict. En élaborant ces réseaux et ces tracés, ces entrelacs et ces maillages, il nous montre la vie dans sa complexité labyrinthique. Comment, dès lors, ne pas penser au fil donné par Ariane à Thésée pour sortir du labyrinthe dans lequel le Minotaure sévissait ? Ne pourrait-on pas voir dans *Light on Light* des œuvres qui nous aideraient, nous aussi, à sortir du labyrinthe ?